

DOSSIER PÉDAGOGIQUE

NORD-OUEST ET PATHÉ PRÉSENTENT

AUGUST
DIEHL

OLIVIER
GOURMET

MATHILDE
SEIGNER

ALICE
ISAAZ

MATTHEW
RHYS

LAURENT
GERRA

APRÈS
JOYEUX NOËL

EN MAI FAIS CE QU'IL TE PLAÎT

UN FILM DE
CHRISTIAN CARION

**AU CINÉMA
LE 4 NOVEMBRE**



MUSIQUE ORIGINALE DE ENNIO MORRICONE

PRODUIT PAR CHRISTOPHE ROSSIGNON ET PHILIP BOÉFFARD SCÉNARIO ET DIALOGUES CHRISTIAN CARION LAURE IRRMANN ET ANDREW BAMPFIELD
COPRODUCTEURS ROMAIN LE GRAND PATRICK QUINET PRODUCTEUR ASSOCIÉ JONATHAN BLUMENTAL PRODUCTEURS EXÉCUTIFS ÈVE FRANÇOIS MACHUEL STÉPHANE RIGA IMAGÉ PIERRE COTTEREAU MONTAGE LAURE GARDETTE ASSISTANT RÉALISATEUR THIÉRY VERRIER DÉCORÉ JEAN-MICHEL SIMONET
SON PASCAL JASMES THOMAS DESJONQUÈRES FLORENT LAVALLÉE COSTUMES MONIC PARELLE SCRIPTES MARIE LÉCONTE-HENRIET CASTING SUSIE FIGGIS ANNE WALCHER ET FRANZISKA AIGNER DIRECTEUR DE POST-PRODUCTION JULIEN AZDULAY SUPERVISEUR MUSICAL PASCAL MAYER
UNE COPRODUCTION NORD-OUEST FILMS PATHÉ FRANCE 2 CINÉMA APPALOOSA DISTRIBUTION ET UNE HIRONDELLE PRODUCTIONS AVEC LA PARTICIPATION DE CANAL+ CINE+ ET FRANCE TÉLÉVISIONS EN ASSOCIATION AVEC SOFTVINC 2 COFINOVA 11 ET PALATINE ÉTOILE 12
EN COPRODUCTION AVEC ARTEMIS PRODUCTIONS EN ASSOCIATION AVEC TAX SHELTER FILMS FUNDING AVEC LE SOUTIEN DU TAX SHELTER DU GOUVERNEMENT FÉDÉRAL DE BELGIQUE AVEC L'AIDE DE PICTANOVIO AVEC LE SOUTIEN DE LA RÉGION NORD-PAS DE CALAIS ET EN PARTENARIAT AVEC LE CNC



L'HISTOIRE DU FILM

Le 10 mai 1940, l'armée allemande envahit la Belgique puis la France en passant par les Ardennes.

Effrayés par la progression de l'ennemi, les habitants d'un petit village du Pas-de-Calais décident, sur les recommandations de la préfecture, de tout abandonner pour partir sur les routes, fuir pour rejoindre la côte. Comme des millions d'autres civils, ils entament ainsi leur exode.

Parmi eux, il y a Paul, le maire du village. Il conduit le groupe, veille à maintenir un minimum d'ordre et d'esprit républicain dans cette vie nomade.

Mado, sa femme, anime les soirées en essayant de retrouver le parfum de celles qui se déroulaient dans son café, au village.

Suzanne, la jeune institutrice, est l'éclaireuse du groupe. À vélo, elle va au-devant pour choisir l'itinéraire le moins encombré. Et elle a surtout en charge un petit garçon allemand, Max, âgé de 8 ans, dont le père Hans a été arrêté après la déclaration de guerre.

Lors de l'attaque d'Arras, les pensionnaires de la prison sont libérés et abandonnés dans la ville désertée. Hans réussit à fuir la cité, en compagnie d'un officier écossais, Percy, dont toute l'unité a péri sous les balles allemandes.

Ces deux-là vont faire route ensemble, Hans cherchant à récupérer son fils qui a fui avec le village, Percy espérant rejoindre la mer, et trouver un bateau pour retourner en Angleterre.



ENTRETIEN AVEC CHRISTIAN CARION

Il y a longtemps que vous avez en tête l'histoire de EN MAI FAIS CE QU'IL TE PLAÎT ?

Pour être honnête, je ne sais plus à quand remonte mon envie d'en faire un film. Mais il est certain que le moment de l'exode, ce mois de mai 1940, est un mois qui a marqué profondément ma famille et dont j'ai eu le récit tous les dimanches, lors de toutes les communions, de tous les baptêmes ! Quand on est enfant et que l'on entend ces récits, on les magnifie un peu. Dans mon panthéon des grandes histoires, celle de mai 1940 avait une place de choix. Au fur et à mesure que l'envie de cinéma a pris le pouvoir en moi, je me suis dit qu'il y avait matière à faire un film. Mais j'étais conscient de l'ampleur et des difficultés du film, comme JOYEUX NOËL qui était mon premier désir de long métrage. J'ai dû d'abord passer par une étape intermédiaire : UNE HIRONDELLE A FAIT LE PRINTEMPS. Il s'est avéré que EN MAI FAIS CE QU'IL TE PLAÎT a été plus compliqué à réaliser que JOYEUX NOËL. Finalement ce film est arrivé au bon moment.

Avec EN MAI FAIS CE QU'IL TE PLAÎT vous mêlez encore l'intime et l'historique...

Oui. C'est mon quatrième film et ils sont directement liés à ma famille, à mon histoire personnelle. UNE HIRONDELLE A FAIT LE PRINTEMPS est en lien avec l'histoire de mes parents agriculteurs. Elevé dans le Nord, j'ai baigné dans l'histoire de la Guerre de 14, le sujet de JOYEUX NOËL. Même L'AFFAIRE FAREWELL a un rapport avec ma famille, car François Mitterrand était un dieu vivant pour mon père. Mais pour EN MAI FAIS CE QU'IL TE PLAÎT, je ne peux pas être plus en relation avec ma famille. D'ailleurs j'ai bousculé mes priorités pour faire rapidement ce film, qui sera le cadeau d'anniversaire de ma mère pour ses 90 ans. Cette histoire, c'est elle qui me l'a racontée. Avec ce EN MAI FAIS CE QU'IL TE PLAÎT j'ai l'impression de clore un chapitre, celui où je portais mon regard d'enfant sur mes parents. Je vieillis, je vais devoir passer à autre chose, avoir des désirs de cinéma différents.

Qu'est-ce qui vous a marqué dans le récit de votre maman ?

Ma mère m'a dit que c'était un des plus beaux mois de sa vie. Le plus chaud du 20ème siècle aussi ! Ils dormaient à la belle étoile. Ma mère était éclairieuse sur son vélo, comme l'institutrice dans le film. Comme elle, ma mère n'a pas toujours raconté ce qu'elle voyait. C'était un monde renversé. Mais pour quelqu'un qui avait 14 ans à l'époque cela avait quelque chose de formidable. J'ai essayé de toujours garder en mémoire cette énergie, cette envie de vivre, qui nous ont guidé à l'écriture du film.

Outre les souvenirs de votre maman, qu'est-ce qui a nourri l'écriture du film ?

Je gardais un souvenir jouissif de l'écriture de JOYEUX NOËL car j'avais sous la main tous les témoignages de soldats qui avaient fraternisé. Pour EN MAI FAIS CE QU'IL TE PLAÎT j'avais donc le témoignage de ma mère, mais je me suis dit que j'aimerais bien de recueillir d'autres histoires. Je suis allé chez France 3 Nord-Pas-de-Calais et Picardie pour m'adresser aux téléspectateurs et collecter leurs témoignages de mai 1940,

en leur disant : « Je voudrais faire un film qui donne corps à tout ce que vous avez vécu à cette époque. » Nous avons été submergés de témoignages : beaucoup de lettres, mais aussi des journaux de bord, des enregistrements faits auprès de papis et de mamies dans les maisons de retraites... Nous avons reçu des choses inimaginables, comme ce témoignage où les enfants tombent sur un soldat allemand qui agonise et leur demande de l'aider à mourir plus vite. Ce que j'ai eu envie de reconstituer dans le film.

Est-il facile de financer un tel film ?

Je me souviens d'une réunion très importante avec Jérôme Seydoux le jour où je lui ai annoncé que je voulais faire un film sur l'exode. Il m'a dit : « L'exode c'est la débâcle, ce n'est pas une belle France, c'est sinistre, pourquoi faire un tel film ? » Je lui ai répondu : « Toutes proportions gardées, lorsque que nous regardons TITANIC, nous savons bien qu'à la fin le bateau coule ! L'exode de mai 1940, c'est la France qui coule. Ce n'est certes pas très beau à voir, mais comme sur le Titanic, sur les routes de France il y a des gens qui veulent vivre, survivre. Ce qui m'intéresse c'est l'énergie de ces gens qui ne veulent justement pas couler. Je vous propose de faire un film à hauteur des français qui étaient sur les routes et qui ne voulaient pas sombrer. » Je lui ai également dit que je souhaitais réaliser un western, un film avec des chevaux, des chariots, des grands espaces... Finalement, nous avons eu l'accord de Pathé et j'ai pu faire le film que je voulais.

Et le faire sur les routes de France...

Pour des raisons économiques, nous avons dû choisir, à un moment donné de tourner en France ou à l'étranger. J'ai coupé court aux discussions : « Si vous m'emmenez comme pour JOYEUX NOËL en Roumanie ou au fin fond de la Bulgarie, le tournage coûtera moins cher mais cela sera nul parce que les gens ne seront pas concernés par notre histoire ! » Nous avons donc choisi de tourner dans le Pas-de-Calais, là où les gens ont véritablement vécu l'exode. Les figurants venaient de familles qui avaient toutes vécues cette histoire.

Comment avez-vous géré cette foule de figurants ?

EN MAI FAIS CE QU'IL TE PLAÎT est un film choral, avec des français, un allemand et un écossais. Mais il y a cet autre personnage qui est très important : le village, le convoi qui circule avec eux. Je n'avais qu'une angoisse : celle de la reconstitution historique. Comme sur JOYEUX NOËL ou sur L'AFFAIRE FAREWELL. C'est à dire le côté trop propre, trop parfait. Pas assez vivant. Pour éviter cela, nous avons choisi des figurants locaux à qui nous avons donnés des costumes qu'ils ont dû gérer eux-mêmes. Nous n'avons pas prévu d'habilleuse pour eux. Nous voulions qu'ils s'approprient les costumes : ils ont dû s'habiller et vivre avec. Nous leur avons coupé les cheveux comme en 1940, mais ensuite tous les matins, les figurants se coiffaient eux-mêmes. Par la suite, il n'y avait plus de respect, au bon sens du terme, du vêtement. On était sur les routes, il faisait chaud, donc tout le monde



était débraillé, personne n'aurait pu le faire pour eux ! Cela venait naturellement et non de l'équipe H.C.M. (habillage, coiffure, maquillage). Ce qui était une économie certes, mais surtout un gain de réalisme. Le convoi faisait 300 mètres de long. Il ne se déplace pas n'importe comment. Il ne fait pas demi-tour en claquant des doigts. Nous nous sommes retrouvés dans une logistique de tournage compliqué. Et je me suis dit que je n'allais pas pouvoir filmer les acteurs et ce qui se passait dans le convoi en même temps. Or ce qui allait se passer dans le convoi allait probablement être très intéressant. Nous avons alors engagé un cadreur, une sorte de frère jumeau de Pierre Cottureau, le chef opérateur du film, à qui nous avons donné une caméra, que l'on a habillé dans le style de « mai 40 » et que l'on a placé dans le convoi. Il était avec eux, il vivait avec eux et en fonction du mouvement, il filmait ce qui se passait. On a énormément puisé dans ses images car elles rendent bien la vie du convoi. Sans compter les interactions avec l'action principale. C'était fabuleux à faire. Nous avons trouvé une couleur, une vérité dans les visages, dans les attitudes, que je n'aurais jamais espérées.

On compare parfois les cinéastes à des généraux. Vous sentiez vous dans ce rôle ?

J'ai eu davantage le sentiment d'avoir été général de brigade sur JOYEUX NOËL que sur EN MAI FAIS CE QU'IL TE PLAÎT. Sur JOYEUX NOËL, la coordination des séquences de fraternisation était compliquée. Cela n'a pas été le cas pour EN MAI FAIS CE QU'IL TE PLAÎT. Le travail le plus important pour moi, une fois que le scénario correspond à ce que l'on veut faire, est d'emmener toute une équipe dans une même direction. C'est cela le plus difficile. Je passe un temps énorme sur le plateau à faire en sorte que tout le monde ressente la même envie. Je crois à l'envie, au bonheur de faire, à des choses aussi simples que celles-là. Si les gens sont heureux sur le plateau et qu'il y a un « bonheur de faire » alors tout cela rejaillira sur le film. Sur EN MAI FAIS CE QU'IL TE PLAÎT j'ai eu une équipe parfaite, autant pour le tournage que pour la post-production. La dream team.

Pour EN MAI FAIS CE QU'IL TE PLAÎT vous avez travaillé avec Pierre Cottureau qui a à la fois signé la photo de films historiques comme L'ORANAIS ou plus intimistes comme BRODEUSES. C'est ce mélange qui vous a fait opter pour ce chef opérateur ?

Exactement. J'avais vu son travail et notamment CAFÉ DE FLORE, que j'avais trouvé dément. Je me suis dit : « Ok, je vois bien la palette, maintenant voyons le bonhomme ». J'allais passer plus de trois mois avec lui. Nous nous sommes retrouvés dans un café et au bout de cinq minutes, j'ai senti que j'allais vivre des bons moments avec lui, pendant tout le tournage. J'essaye toujours de savoir pourquoi les gens veulent travailler sur mes films et de peser ces raisons. Il était évident que Pierre Cottureau avait envie de se « cogner » un film qui est d'un côté l'histoire du village sur les routes et de l'autre l'allemand et l'anglais qui fuient l'envahisseur. Cette construction l'intéressait. Nous avons également les mêmes références cinématographiques.

Lesquelles ?

Nous avons revu tous les films de Terrence Malik. Pour l'espace, la nature. Ce cadre dans lequel les gens circulent est pour moi un vrai personnage que l'on devait ressentir. Ma mère m'avait dit que les champs - qui représentaient pour

elle le travail, elle les avait traversé au moment de l'exode comme un décor qu'elle ne savait plus voir. J'ai cherché comment traduire cela dans mon travail, notamment dans la composition de l'image. Pour l'autre partie du film, avec ces personnages talonnés par la guerre, nous avons cherché une esthétique différente. Cela dit, il n'est pas question de pasticher LA LIGNE ROUGE ou LE SOLDAT RYAN, mais simplement, quand on se retrouve en situation, de savoir où doit pointer la boussole.

Ce tournage était une énorme entreprise. Qu'est-ce que vous avez craint le plus ?

La météo. En cas de pluie, impossible de tourner nous n'avions pas de décors couverts nous permettant de continuer le tournage. Nous avons été très chanceux d'avoir un mois de juin 2014 sans une goutte de pluie. Ce qui dans le Pas-de-Calais n'est pas évident ! La gestion de la figuration était également risquée. Le choix de tourner en France s'est avéré payant parce qu'il y a eu un surinvestissement des figurants qui nous a fait gagner un temps fou. Dernière crainte : la scène de l'attaque des Stukas qui a duré une semaine. C'est la première fois que je me retrouvais à devoir fabriquer une scène pendant aussi longtemps. Tout est décomposé, tout est long : recharger les impacts au sol, gérer le stress des chevaux... Cette semaine m'a épuisé. Même si je suis plutôt content du résultat...

Le danger quand on fait un film d'époque est de filmer le décor plutôt que le personnage. Vous y pensiez ?

Oui. En premier lieu je travaille avec quelqu'un qui m'est très précieux, c'est le chef décorateur Jean-Michel Simonet. C'est une personne extrêmement rigoureuse et méticuleuse sur le sens et la signification de tel ou tel objet. Il a une philosophie du décor. Il est le gardien de la faisabilité et de la crédibilité. Je lui dis toujours : « Tu vas être déçu car on ne va pas montrer tout ce que tu as fait. » Mais j'ai toujours en tête ce que m'avait dit Michel Serrault sur UNE HIRONDELLE A FAIT LE PRINTEMPS : « C'est peut-être toi qui écrit les dialogues, qui choisit les costumes et les décors, mais nous les acteurs nous interprétons ces dialogues, nous portons ces costumes et nous nous baladons dans ces décors. Si ce n'est pas juste, nous ne pourrions sauver la mise et nous-même être juste ». L'essentiel est donc cette osmose, afin que l'on ne voit plus que l'acteur. Mes films parlent de personnages, et non de routes. Je travaille « sur l'humain » puisque je raconte finalement l'histoire de mes parents. « L'humain » nous permet de rentrer dans le sujet. Ici, le sujet est l'exode en mai 1940 en France, mais finalement c'est un sujet universel et intemporel. Ceux qui vont sur les routes, qui doivent quitter les endroits où ils vivent pour des raisons climatiques, religieuses, politiques... sont hélas des sujets d'actualité. Cela dit, je n'ai pas cherché à faire des « clins d'œil » à cette actualité. EN MAI FAIS CE QU'IL TE PLAÎT raconte le déplacement de population, comme on dit pudiquement. Pour moi, c'est un sujet éternel et universel.

LES PERSONNAGES VUS PAR CHRISTIAN CARION



HANS, LE RÉFUGIÉ ALLEMAND AUGUST DIEHL

Lors de mes recherches historiques, j'ai découvert qu'à partir de 1933, des centaines de milliers d'allemands ont fui leur pays et beaucoup sont arrivés en France. J'ai appris également qu'ils n'ont pas été très bien traités. Dès la

déclaration de guerre en septembre 1939, ils ont été mis dans des camps. À la défaite, on a donné les clés de ces camps aux allemands qui les ont tout bonnement déportés. L'exode avait commencé en Allemagne ! Le personnage de Hans est celui d'un homme obligé de fuir et qui a trouvé refuge en France avant d'être rattrapé par le nazisme. Un personnage allemand dans le film permettait de porter un regard différent sur cette histoire. Cette sensibilité m'intéressait.



MADO, LA PATRONNE DU BISTROT MATHILDE SEIGNER

Le bistrot est le seul endroit où les gens pouvaient avoir un peu de lien social. Dans mon enfance, j'ai connu des bistrotières : des personnages hauts en couleur. Il faut tenir face à ses clients qui ne

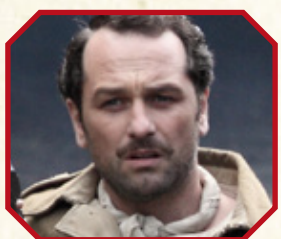
sont pas là pour boire de l'eau. Surtout quand on est une femme. Il faut avoir un certain charisme. Dans le film, Mado gère le quotidien et le moral des troupes. Lorsque le village se lance sur les routes, elle emmène un gramophone. Elle veut garder avec elle le parfum d'avant.



ROGER, L'AGRICULTEUR JACQUES BONAFFÉ

J'avais envie d'un personnage qui est toujours « contre ». Un vrai français. Dans un village il y a toujours un « contre ». Mais finalement Roger se rallie au groupe : à un moment donné, il n'a pas le choix. Et la route va le faire

où il n'est plus systématiquement « contre ».



PERCY, LE SOLDAT ÉCOSSAIS MATTHEW RHYS

J'ai imaginé le personnage écossais en mémoire de mon père. J'ai été élevé dans le culte des britanniques. Mon père me racontait qu'enfant, pendant la guerre, il regardait passer les formations de bombardiers anglais

qui volaient vers l'Allemagne, et le soir il les voyait revenir vers l'Angleterre. Il comptait les avions absents et, avec mon grand-père, ils assistaient à ce spectacle avec émotion en se disant : « ils sont morts pour nous ». Mon père adorait les anglais et disait toujours « Sans Churchill on ne serait pas là où on en est. C'est le seul à avoir dit non. » J'étais donc condamné à créer un personnage britannique haut en couleur, avec du panache. Quelqu'un qui ne plie jamais.



ALBERT, LE BON FRANÇAIS LAURENT GERRA

Albert est directement issu du souvenir de ma mère qui avait un voisin avec une très bonne cave. Le jour où le village de ma mère est parti sur les routes, il était complètement saoul. Quand il a dessaoulé deux jours plus tard, en

sortant dans sa cour, il a vu passer un side-car allemand dans lequel était installé un cochon pour le ravitaillement ! Il a alors dit à sa femme : « Ils sont déjà là, on reste ! » Pour lui, partir c'était mourir...



PAUL, LE MAIRE OLIVIER GOURMET

Le personnage du maire est là encore en référence à mon père qui était très engagé politiquement.

Il était militant socialiste et paysan, ce qui est un contre-sens total. Pour lui, tout se jouait sur le terrain. Et mon grand-père maternel était

maire de son village. Pour lui, la République était affaire de tous les jours. Il était obnubilé par l'idée de donner conscience aux gens de ce qu'est une République et un groupe qui vit selon des règles. Du coup, au démarrage de l'évacuation, il a emmené la statue de Marianne. Il a même emporté la feutrine du bureau pour faire les délibérations municipales ! Tout le monde a bien ri. Mais quand il a sorti le buste de Marianne pour faire une réunion de conseil sur les routes, cela a rassuré ses administrés.



ARRIFLEX, LE RÉALISATEUR ALLEMAND THOMAS SCHMAUSER

Ce personnage est né de mes recherches historiques. Il y a eu des mises en scène macabres par des cinéastes allemands de reconstitution de prises de villages. Arrivés après la bataille,

ils prenaient des prisonniers, leur donnaient des armes à blanc et ensuite on leur demandait de recommencer toute l'action pour les actualités, pour la propagande.



SUZANNE, L'INSTITUTRICE ALICE ISAAZ

À l'époque, le pouvoir du maire s'appuyait beaucoup sur l'instituteur ou l'institutrice qui était aussi souvent le secrétaire de mairie. Ils étaient aussi des représentants de la République.

Au fur et à mesure de l'exode,

Suzanne va grandir et prendre en charge des choses qui sont beaucoup plus grandes qu'elle.

LE CONTEXTE HISTORIQUE VU PAR OLIVIER WIEVIORKA

Le 10 mai 1940, la Wehrmacht, rompant avec quelques huit mois d'inaction, passait à l'offensive sur le front ouest. Bousculant les défenses belges et néerlandaises, perçant le front français, elle contraignait bientôt la France à déposer les armes. Apeurés, des millions de civils fuirent cette tornade qui annonçait de rudes lendemains. Hollandais et Belges ouvrirent la marche avant que huit millions de Français se jettent à leur tour sur les routes, nourrissant le flux intarissable de l'exode.

Inédit dans l'histoire nationale, ce phénomène a suscité, et suscite encore des lectures contradictoires. Elles invitent, pour l'expliquer, à se situer au sommet de l'État comme au ras des routes.

Vu d'en haut, l'exode apparaît, d'abord et avant tout, comme le produit d'un effondrement militaire et politique. Certes, les astres n'annonçaient pas tant s'en faut, la débâcle. Lorsque le Royaume-Uni puis la France déclarèrent la guerre à l'Allemagne hitlérienne, le 3 septembre 1939, les chefs se montrent confiants. L'armée française est alors considérée comme la première armée du monde, et les généraux fondent de grands espoirs sur la ligne Maginot, censée endiguer les premières vagues ennemies pour préparer, dans le calme, la mobilisation du pays. Hitler, pourtant, perturbe ce scénario en acceptant un plan d'une grande audace : ses forces attaqueront en Belgique et aux Pays-Bas, pour suggérer la réédition du plan appliqué en 1914 ; mais le principal effort se portera dans le secteur des Ardennes, mal défendu. Les généraux français foncèrent tête baissée dans le piège qui leur était tendu. Le général Gamelin lança imprudemment ses troupes en Belgique et aux Pays-Bas à la rencontre des forces allemandes ; une fois qu'elles furent bien avancées, Hitler lança l'assaut dans les Ardennes. Le 13 mai, les chars du Reich franchissaient la Meuse ; le 6 juin, les lignes françaises étaient enfoncées ; le 14 juin, Paris, déclarée ville ouverte, tombait. Et le 22 juin, la France signait dans la clairière de Rethondes l'armistice.

Ce soudain effondrement militaire provoqua, en parallèle, l'effondrement de l'État. Si le Président du conseil, Paul Reynaud, s'efforça de conserver son calme, il céda assez vite à la panique. Certes, il remania son équipe le 5 juin, faisant entrer un inconnu, Charles de Gaulle, comme sous-secrétaire d'État à la Défense nationale ; mais dès le 10 juin, son gouvernement quitta subrepticement Paris pour les châteaux de la Loire, puis pour Bordeaux. Plus grave encore, les ministres se divisèrent : les uns, suivant Philippe Pétain, plaidaient pour un accord avec Adolf Hitler ; les autres, dont Charles de Gaulle, réclamaient que la France poursuive la lutte aux côtés de l'Angleterre. De guerre lasse, Paul Reynaud démissionna le 16 juin, laissant la place à Philippe Pétain qui, dès le 17 juin, entama les négociations avec le Reich ; elles se conclurent le 22 par la signature de l'armistice.

Mais ces décisions, prises d'un lointain Olympe, furent ignorées par les millions de civils qui fuyaient l'avance allemande.

Ce sont sur ces hommes et femmes que s'attache le film de Christian Carion qui, plutôt que de toiser les cimes, préfère contempler les abîmes et se mettre à la hauteur de ce peuple des routes.

Car les départs, loin d'être ordonnés par les pouvoirs publics, répondirent toujours à des choix individuels qu'informaient souvenirs et représentations. Les uns se remémoraient la terrible occupation qui avait frappé la Belgique et le Nord de la France de 1914 à 1918, expérience éprouvante qu'ils n'entendaient pas réitérer ; certains espéraient un sursaut militaire, sur la Seine, puis sur la Loire ; d'autres encore craignaient combats et bombardements. Quels qu'en fussent les motifs, la rumeur joua un rôle décisif qui explique que l'exode se soit propagé comme une épidémie. De fait, Belges et Hollandais ouvrirent le bal en mai, avant que les Français, en juin, ne les rejoignent.

Partir était loin d'être simple. Craignant de tout perdre, les exodiens prenaient leurs biens les plus précieux – cheptel ou bijoux. Le chemin était harassant. Les colonnes de réfugiés piétinaient et subissaient, à tout moment, le harcèlement de la Luftwaffe. Le ravitaillement était d'autant plus problématique que des fermiers ou des commerçants indéliçats tiraient profit de la situation : un œuf se vendait jusqu'à quatre francs ! Pillages et vols sévissaient. Et dans la panique, des enfants – peut-être 90 000 – furent séparés de leurs parents. Surtout, la masse des réfugiés, désarmée, allait à l'aventure. Les notables ayant souvent fui en premier, ils ne donnaient – et pour cause – aucun ordre ; et les services publics, des pompiers aux médecins, avaient disparu.

Ce climat d'abandon explique que les Français aient accueilli avec soulagement l'arrivée au pouvoir de Philippe Pétain et la conclusion de l'armistice. Sans que la question du retour n'ait été aussitôt résolue. Car le rapatriement ne fut pas une mince affaire. Les transports faisaient défaut ; et les Allemands n'entendaient pas autoriser tous les partants à revenir chez eux à commencer par les juifs. De fait, les retours s'étagèrent de la mi-juillet à la fin septembre 1940. Des milliers de Français préférèrent pourtant rester dans leur région d'accueil plutôt que de vivre sous la botte nazie. Ils firent alors souche, en Bretagne ou dans le Midi, quand ils n'optèrent pas pour de plus lointains horizons – l'Amérique par exemple.

L'exode reste au total un phénomène paradoxal. Pour beaucoup, il fut une pénible épreuve mais il se colora, pour d'autres, du parfum de l'aventure et des premières amours. Il révéla souvent les réalités de la guerre et de ses affreux apprentissages, mais il signa parfois la découverte de la solidarité et d'autres horizons pour des Français qui ne s'étaient pas aventurés hors de leur village. Il obligea surtout les individus à choisir. Les uns se soumièrent à la fatalité de la défaite, confiant leur destinée à un vieux Maréchal ; d'autres au contraire refusèrent ces fausses évidences, et s'engagèrent, à des rythmes inégaux dans l'armée des ombres ou dans les forces françaises libres du général de Gaulle. À cette aune, l'expérience des routes fut, dans une large mesure, la matrice des itinéraires qui scandèrent les années noires, invitant les uns à plier, incitant les autres à relever la tête. Enfin, et peut-être surtout, l'exode refléta le total effondrement politique et militaire d'un pays jusque lors tenu pour invincible, ce qui explique qu'il soit, aujourd'hui encore, le grand absent de la mémoire nationale ; il reste pourtant dans le souvenir de millions de Français une plaie qui saigne encore.

Olivier Wieviorka - Historien français, spécialiste de l'histoire de la Seconde Guerre mondiale.



10 JUILLET

Les Chambres réunies à Vichy confient les pleins pouvoirs à Philippe Pétain

25 JUIN

Entrée en vigueur de l'armistice

22 JUIN

Conclusion de l'armistice

17 JUIN

Pétain ordonne de cesser le combat

16 JUIN

Démission de Paul Reynaud
Pétain le remplace

14 JUIN

Les Allemands entrent dans Paris

13 JUIN

Le gouvernement, réfugié dans les châteaux de la Loire, se divise sur la question de l'armistice

10 JUIN

L'Italie déclare la guerre à la France
Le gouvernement quitte Paris

4 - 5 JUIN

Début de l'exode massif des Parisiens

27 MAI

Capitulation des armées belges

21 MAI

Contre-offensive des alliés à Arras

18 MAI

Entrée de Philippe Pétain au gouvernement
Prise de Cambrai

15 MAI

Capitulation des armées néerlandaises

13 MAI

La Wehrmacht franchit la Meuse

12 MAI

Début de l'exode des Belges

10 MAI 1940

Attaque allemande à l'ouest

3 SEPTEMBRE 1939

Le Royaume-Uni puis la France déclarent la guerre à l'Allemagne



L'EXODE EN MOTS ET EN NOMBRES

LES MOTS...

- **La drôle de guerre** : expression dont Roland Dorgeles serait le « père ». Elle désigne la période qui va de la déclaration de guerre (3 septembre 1939) au 10 mai 1940 (offensive allemande à l'Ouest). Elle désigne une situation « étrange » marquée par la mobilisation de la société et de l'économie sans affrontement militaire sur le terrain.
- **Exode** : déplacement massif de civils devant la progression des troupes allemandes.
- **« Exodiens »** : expression de Jean-Pierre Azéma utilisée pour désigner les 8 à 10 millions de civils qui ont fui l'invasion allemande entre le 10 mai et le 25 juin 1940 et qui se sont « exilés » dans leur propre pays.
- **Réfugiés** : en 1951, le terme est réservé par l'ONU aux civils qui fuient leurs pays pour des raisons politiques, religieuses ou ethniques... mais qui traversent des frontières. Ce terme ne peut être appliqué aux 8 à 10 millions d'« exodiens » français qui se sont déplacés à l'intérieur des frontières hexagonales.
- **Évacués** : civils contraints au déplacement par une mesure administrative officielle. Les évacués ont d'abord été les enfants des écoles.
- **« Cinquième colonne »** : ensemble des Français partisans de l'Allemagne nazie ou d'espions allemands se faisant passer pour des réfugiés politiques qui dans l'ombre auraient miné le pays de l'intérieur et seraient responsables de la débâcle. Ce mythe, construit par le gouvernement républicain en février 1940 pour maintenir la mobilisation des Français durant la drôle de guerre alimente les rumeurs qui se propagent sur les routes de l'exode. (Voir Léon Werth, *33 Jours*)
- **Armistice** : acte officiel conclu entre deux états en guerre qui suspend les combats mais ne met pas fin à la guerre. Demandé le 17 juin 1940, signé le 22 juin 1940, l'armistice signé par la France et l'Allemagne n'entre en vigueur que le 25 juin 1940. L'armée allemande fait près de la moitié de ses prisonniers de guerre français entre le 17 et le 25 juin 1940.

...ET LES NOMBRES

- **2 millions** de belges franchissent les frontières françaises après l'offensive du 10 mai 1940.
- **8 à 10 millions** de Français prennent la route de l'exode.
- **90 000** enfants sont perdus sur les routes de l'exode selon la Croix Rouge.
- La ville de Cahors voit sa population passer de **13 000** habitants à **70 000** du fait de l'afflux des « exodiens ».
- **55 000 à 65 000** soldats tués entre le 10 mai et le 30 juin 1940, selon les estimations.
- **100 000** morts pendant l'exode selon Éric Alary.



LA MÉMOIRE DE LA GRANDE GUERRE EN ARTOIS : UNE MÉMOIRE BLESSÉE

Située à 25 kilomètres au sud d'Arras, la commune de Lebecquière est une commune meurtrie par la Grande Guerre. Elle redevient un des enjeux de l'invasion de mai 1940. Pour son maire, Paul, et ses administrés, la prise de Cambrai le 18 mai puis la contre-offensive alliée sur Arras le 21 mai 1940 semblent rejouer une histoire déjà vécue... Rejoignant sans le savoir les thèses de Charles De Gaulle, ils ne sont pas loin de penser que l'invasion de mai 1940 n'est qu'une bataille qui s'inscrit dans une guerre de Trente Ans, causée par l'impérialisme allemand.

ARRAS : AU CŒUR DES BATAILLES DE LA GRANDE GUERRE

Le contrôle de la ville d'Arras est un des enjeux de l'affrontement entre les belligérants. Ville ouverte, occupée trois jours entre le 6 et le 9 octobre 1914 par les troupes allemandes durant la guerre de mouvement, la ville forme un saillant dans les lignes ennemies lorsque les armées se figent.

Ville de front, Arras est une ville assiégée, soumise à un bombardement allemand continu qui en fait une ville martyre, à l'instar de Reims (destruction de la cathédrale et du beffroi). Sa défense comme celle du secteur environnant est confiée aux Britanniques en février 1916. Pour mettre fin aux bombardements et pour faire diversion au Chemin des Dames, une offensive britannique est entreprise le 9 Avril 1917. Lancée depuis les boves, un réseau de souterrains médiéval réaménagé et étendu par des tunneliers néo-zélandais, la bataille d'Arras (avril-mai 1917) est emblématique de la violence de masse qui caractérise la Grande Guerre : 100 000 Britanniques sont mis hors de combat, sans doute autant du côté allemand.

De nouveau soumise à des bombardements intensifs en mars 1918 lors de la reprise de la guerre de mouvement, la ville est évacuée. Fin août 1918, la contre-offensive britannique la met hors de portée des canons allemands.

Hans, l'Allemand, Percy l'Écossais et les habitants de Lebecquière partagent une mémoire commune de ces batailles d'Arras. C'est dans les boves que Percy et Hans se rencontrent et c'est à partir de ces boves prolongés aux carrières Wellington qu'ils peuvent sortir de la ville.



Document 1 : mai 1940 : les boves, terrain d'une revanche allemande sur la bataille d'avril-mai

UN PAYSAGE FUNÉRAIRE

L'itinéraire de Hans et Max entre l'été 1939 et la fin du mois de mai 1940 peut être vu comme une marche funèbre. En juillet 1940, lorsque le père et le fils font les moissons, c'est à l'ombre des murets d'un cimetière qu'ils déjeunent. C'est dans un autre cimetière britannique, à proximité de la Somme qu'ils se retrouvent courant mai 1940.

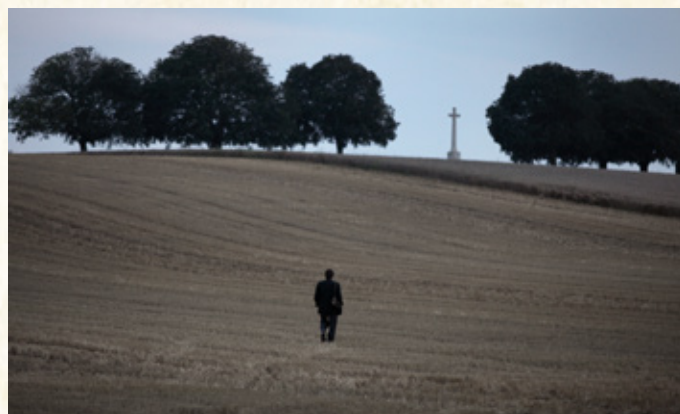
Les cimetières militaires britanniques de la Grande Guerre sont particulièrement nombreux en Artois (voir carte ci-dessus) à la fois parce que c'est un secteur britannique et aussi parce qu'à la mort de masse des grandes batailles (4 000 morts par jour côté britannique durant la bataille d'Arras d'avril-mai 1917) s'ajoute la mort liée aux combats sporadiques de la guerre de position. Ce nombre important de tués s'explique aussi par la décision des autorités militaires britanniques d'inhumer les soldats au plus près de l'endroit où ils sont tombés. Alors même que la guerre moderne se manifeste par une mort de masse s'impose le souci d'individualiser et de civiliser la mort. L'État français reste propriétaire du sol des cimetières britanniques mais la loi du 29 décembre 1915 donne aux soldats alliés une sépulture perpétuelle. Celle du 26 novembre 1918 leur concède gratuitement et sans limitation de durée les terrains des cimetières. Les tombes sont standardisées, indifférenciant le rang et égalisant le sacrifice.



Conçus comme des jardins, les cimetières militaires britanniques sont réalisés par des architectes ou des paysagistes connus. Au chaos de la guerre, le cimetière doit substituer la paix. Destiné aux survivants autant qu'aux défunts, il se veut à la fois paradis miniature et jardin de cottage. Le gazon tondu très ras est fait pour étouffer le bruit des pas. Un mur bas permet de repérer de loin les alignements des stèles blanches et la croix du souvenir s'il y a plus de 40 tombes. Des arbres dispensent de l'ombre et de la fraîcheur, des buissons architecturent l'espace, des bancs invitent au repos. Les fleurs vivaces apportent couleurs et senteurs. La croix de saint Georges (Cross of sacrifice), pointe tournée vers le sol en signe de deuil gravée sur la stèle et répétée sous forme de sculpture monumentale haute de 4,5 à 9 mètres de haut, donne un sens à la mort et la rend visible dans le paysage : c'est l'arme du chevalier qui a exterminé le dragon, elle désigne la victoire des valeurs de la civilisation sur la barbarie et le paganisme...



©Yves Le Maner, *Traces de la Grande Guerre en Nord-Pas-de-Calais, Un inventaire photographique des sites et des vestiges de la guerre de 1914-1918*, Éd. La Coupole
Photographies de Sébastien Jarry, Testes d'Yve Le Mener, Éd. La Coupole, 2006



Document 3

Extrait du scénario non définitif du film
EN MAI FAIS CE QU'IL TE PLAÎT (V10 - 7 mai 2014 pages 8 et 9)

Paul observe Max qui regarde la grande croix blanche, la haie parfaitement taillée qui ceinture le cimetière.

PAUL (CONT'ND)

Vous aussi, les Flamands, vous devez en avoir pleins vos champs des cimetières anglais, non ?

HANS

Oui, on en a aussi !

PAUL

En France, tous ces cimetières sont officiellement territoires britanniques. On leur doit bien ça...

HANS (sarcastique, plus à lui-même)
Même morts, il faut qu'ils colonisent !!

Tête de Paul qui n'a pas bien entendu.
Hans s'aperçoit qu'il est allé un peu loin.

HANS (changeant de ton)
On leur doit beaucoup, vous avez raison [...]

7/ EXT. CIMETIÈRE BRITANNIQUE (JOUR)
L'endroit est paisible, tranquille, « accueillant », hors du temps[...]

MAX (à voix basse, en Allemand)
T'as vu, on se croirait dans le cimetière où m'amène Mamie, le dimanche [...]

HANS

Tous les cimetières militaires se ressemblent



Document 4



Document 5

Document 2 : « ...Tous les cimetières militaires se ressemblent... » ?

QUESTIONS

1/ En vous aidant du site suivant, www.cheminsdememoire-nordpasdecalais.fr/lhistoire.html chapitre « La mémoire de la Grande Guerre », identifiez les points communs et les différences des cimetières militaires français, anglais et allemands construits avant et après la Grande Guerre. Peut-on dire comme le fait Hans que « tous les cimetières militaires se ressemblent » ?

2/ Relevez dans les photogrammes 4 et 5 tous les éléments qui font du cimetière militaire un jardin.

3/ Comparez les photogrammes 4 et 5 qui tous deux mettent en scène des héros du film à des moments différents de la narration. Racontez et interprétez.

DES TRACES DE LA GRANDE GUERRE DANS LES TÊTES AUSSI



Document 6 : la cornemuse, trace et héritage de la Grande Guerre

Si Paul, ancien combattant a laissé un poumon dans la Grande Guerre, il évoque aussi avec Mado le souvenir de leurs parents respectifs dont les noms figurent sur le monument aux morts de la commune de Lebucquière parmi les victimes civiles de la Grande Guerre. Ces morts civils sont propres à l'histoire régionale. La majeure partie du Nord et le quart du Pas-de-Calais ont été occupés par les troupes allemandes plus de quatre ans durant. Les prélèvements allemands, le travail forcé, la prise d'otages, les bombardements sans répit, la répression de la résistance ont provoqué une mortalité très forte d'où les listes de victimes civiles sur les monuments aux morts. En cachant un officier écossais dans sa cave, la famille d'Albert a pris des risques énormes... récompensés par le don de la cornemuse qui finit par échoir à Percy.

LE MONUMENT AUX MORTS, UN MARQUEUR DE LA GRANDE GUERRE DANS L'ESPACE COMMUNAL

Ce n'est pas par hasard que le cinéaste allemand Arriflex, fait rejouer la prise du village et la débâcle française aux « forces noires » justement au pied d'un monument aux morts. Le choix est ironique : alors que le monument aux morts légitime le sacrifice des enfants de la commune pour la victoire et la sauvegarde du territoire, l'heure est à la débâcle. Le monument reproduit par Christian Carion et son chef décorateur met en scène un poilu-sentinelle qui fusil au poing monte la garde. Il est inspiré d'une sculpture conçue par Étienne Camus. Il a probablement été acheté sur catalogue, les petites communes n'ayant pas toutes les moyens de s'offrir un monument original. Il est ici incomplet, sans épitaphe ni liste des enfants de la commune morts pour la France. Étudié par les travaux pionniers d'Annette Becker, le monument aux morts est le témoignage visible immédiat de la mort de masse dans l'espace communal. La place publique où il est érigé devient « le cimetière de la nation sacrifiée » (Annette Becker). C'est un cénotaphe ; il n'abrite pas de restes humains mais inscrit le deuil collectif dans l'espace public et le légitime. Payés pour partie par souscription par la communauté de la population qui entend rendre hommage à ses « enfants » et pour partie subventionnés par l'État, ils introduisent les morts de la Grande Guerre dans l'espace communal, affirmant l'égalité et la fraternité de tous dans la mort. La croix de guerre qui orne le socle du monument est la récompense due aux soldats morts pour la Patrie.



Document 7 : l'affrontement de 2 propagandes : Cinéma contre monument aux morts

<http://centenaire.org/fr/espace-scientifique/arts/les-poilus-frenetiques-le-poilu-dans-tous-ses-etats>

<http://centenaire.org/fr/espace-pedagogique/ressources-pedagogiques/deuxieme-degre/site-monuments1418fr-demarche-pedagogique>

<http://www.reseau-canope.fr/pour-memoire/larmistice-du-11-novembre-1918/la-memoire-de-la-guerre/trois-monuments-aux-morts/>

QUESTIONS « HISTOIRE DES ARTS »

Enquête guidée sur le monument aux morts communal en vous aidant des sites référencés ci-dessus.

1/ Décrivez le monument aux morts figurant sur le photogramme. Quel message délivre-t-il ?

2/ Comparez la représentation du poilu de 14-18 sur le monument et les troupes françaises prisonnières en mai 1940 alignées à gauche du cadre. Qu'en déduisez-vous ?

3/ Enquêtez sur les monuments aux morts de votre commune. Localisez-les, décrivez-les, analysez les symboles, les listes, la dédicace.
Quelle place est faite sur ce monument à la Seconde Guerre mondiale ?

4/ Enquête : y-a-t-il dans votre commune un autre monument spécifiquement dédié aux soldats et aux victimes de la Seconde Guerre mondiale ? Analysez-le.

LA RÉPUBLIQUE AU VILLAGE

La commune de Lebecquière apparaît au début du film EN MAI FAIS CE QU'IL TE PLAÎT comme une utopie rurale réalisée. C'est une sorte d'isolat paysan assez éloigné de l'image urbaine et minière parfois misérabiliste du Nord-Pas-de-Calais. Même si des catégories différentes de paysans y cohabitent, cette communauté apparaît comme hors du temps et de la lutte des classes. Elle est en fait caractéristique de conditions très locales étudiées entre autres par M.C. Allard à l'université de Lille. Pourtant, cette « *micropolis* » où se sont enracinées la République et la démocratie locale, se délite avec la guerre.

UNE COMMUNAUTÉ DE PAYSANS À PART DANS LA FRANCE DES ANNÉES TRENTE ?

Dans une France des années Trente où le monde paysan devient minoritaire (avec un taux d'urbanisation de 53% et une population active composée de 37% d'ouvriers et de 36% de paysans), dans un Nord-Pas-de-Calais lui aussi très urbain et qui a fait massivement appel aux travailleurs étrangers -Polonais principalement- pour la reconstruction et l'exploitation minière, les habitants de Lebecquière apparaissent comme des exceptions, eux qui sont tous des cultivateurs et qui sont tous nés au village. En Artois, 70 % des actifs travaillent encore dans le secteur primaire à la veille de la Seconde Guerre mondiale. Ils y sont majoritairement à la tête d'exploitations moyennes. S'ils tirent l'essentiel de leurs revenus de la culture, ils n'en pratiquent pas moins l'élevage. Paul, le maire, a des chevaux de trait (appelés Hitler et Charlot), des vaches, des lapins, une oie (Joséphine). Dans la commune, le matériel agricole est relativement rudimentaire et la voiture particulière de Paul signale le cultivateur qui a réussi.

Alors que la France des années Trente est présentée comme « inquiète et divisée », les habitants de Lebecquière ne se plaignent pas de la perte de leur pouvoir d'achat liée à une crise des années Trente qui frappe pourtant durement le monde agricole et qui leur a fait perdre entre 1930 et 1935, 31% de leur revenu à l'échelle nationale. Cette perte de pouvoir d'achat est peut-être perceptible seulement dans le débat sur le coût des travaux à effectuer pour réparer l'éolienne mais elle peut tenir aussi à des querelles de personnes.

LA MICROPOLIS VILLAGEOISE



Document 1 : Débat et délibération du conseil municipal après les moissons de l'été 1940

En 1939 le pouvoir local est aux mains des agriculteurs. Les notables (médecin, notaire, vétérinaire ou curé) n'y sont pas représentés. C'est une assemblée travaillant au grand air, qui se réunit après la moisson. On est dans une société de l'interconnaissance où les relations se sont forgées à l'école communale. Paul le maire et Roger semblent se connaître et s'affronter depuis longtemps. Le débat et la réflexion menés collectivement montrent une pratique familière et décomplexée de la démocratie et de la prise de décision. La séance est courte et se conclut harmonieusement au café, lieu essentiel de la sociabilité villageoise.

QUESTIONS DOCUMENT 1

1/ Qui compose le conseil municipal ? Analysez les postures, l'habillement, les visages ? Qu'est-ce que cela nous apprend sur la composition sociale des élus de Lebecquière ?

2/ Quels habitants ne sont pas représentés ? Pourquoi ?

LE MAIRE, PAUL, ENTRE VÉRITÉ BIOGRAPHIQUE ET ALLÉGORIE DE LA DÉSAGRÉGATION POLITIQUE

Christian Carion le dit. La figure de Paul s'inspire de son grand-père, maire d'une commune rurale artésienne. Nourri d'éléments biographiques, Paul est aussi l'archétype du maire-agriculteur qui représente vraiment la communauté. Il a été choisi pour sa personne et exerce un ascendant véritable sur ses élus. Il incarne le maire radical et radical-socialiste, représentant d'une France rurale de propriétaires républicains, respectueux de l'ordre qui ont foi dans le progrès et dans l'administration : le vote pour l'alimentation électrique est un « vote pour la modernité contre l'immobilisme ». Dieppe, la destination prescrite par le plan d'évacuation préfectoral, est synonyme de retour à l'ordre et de restauration de l'autorité de la République. Paul est un homme de progrès qui va de l'avant et qui s'attaque aux problèmes concrets. Au début du film, il occupe totalement le champ du pouvoir qui est le sien. Son délitement au cours du film (remise en cause de son autorité et de celle du conseil municipal par Mado et les femmes du village lorsque se pose la question du ravitaillement du groupe durant l'exode, doutes puis excuses et démission en fin de parcours) est parallèle au délitement politique à l'œuvre sur le territoire français.



Document 2 : Le Maire, incarnation de la République au village

QUESTIONS DOCUMENT 2

1/ Analysez le plan. Identifiez le cadrage.

2/ Faites un schéma figurant les masses et les lignes de force. Que nous dit ce plan sur le rôle et les valeurs de Paul ?

UNE MICROPOLIS DANS LAQUELLE LES FEMMES PRENNENT DE PLUS EN PLUS DE PLACE



Document 3 : Mado, une figure féminine qui conquiert peu à peu une partie du pouvoir décisionnaire

On le sait : les femmes n'obtiennent le droit de vote que par le décret du 21 avril 1944 et ne l'exercent pour la première fois que pour les élections municipales de 1944-1945. On ne peut par conséquent pas s'étonner de l'absence de femmes au conseil municipal de Lebucquière en 1940. Mais elles ne sont pas totalement absentes de la démocratie locale et leur présence prend des formes diverses. L'institutrice Suzanne est, de par sa fonction, secrétaire de mairie. Étant femme et institutrice, elle n'est pas amenée à exprimer un avis. Elle siège en tant qu'experte des procédures et de l'administration et comme dans beaucoup de communes elle est du « parti du maire ». Mado, l'épouse du maire, quant à elle observe, conseille, discute, interroge puis interpelle avec véhémence pour finalement prendre le contrôle du débat et du vote.

C'est finalement à l'émancipation de ces deux femmes que l'on assiste, elles qui prennent de plus en plus de place à mesure que le film avance. Suzanne demeure muette ; en prenant la route de Londres avec Hans et Max, elle donne chair à une République progressivement remise sur la route de l'exode. Elle finit par incarner une moderne Marianne qui va poursuivre la lutte depuis l'étranger et qui n'a pas renoncé à exister (document 4). Mado multiplie les initiatives et prend les décisions : depuis le vin d'honneur improvisé du premier soir d'exode à l'organisation du pillage de l'épicerie du couple profiteur de guerre.

LES LIEUX DE LA RÉPUBLIQUE AU VILLAGE : LA MAIRIE

Deux lieux apparaissent comme essentiels : l'école et la mairie. Ce sont des lieux récurrents, ceux où se rend Paul d'étape en étape et celui où Hans cherche des nouvelles de son fils.

Comme dans toutes les communes de France, Lebucquière a une mairie et une école et c'est par des scènes à la mairie et à l'école que Christian Carion nous fait pénétrer dans l'espace communal.

Depuis 1884, toutes les communes de France ont l'obligation d'avoir une mairie indépendante de l'habitation du maire. De cette mairie, nous ne voyons que la salle du conseil municipal. Alors même que la législation n'oblige à rien en matière de mobilier réglementaire, on observe ici une mairie où la République est affirmée de manière vigoureuse par le décor. Derrière le maire et la secrétaire de mairie, Suzanne, sont accrochés à la fois le portrait officiel du Président de la République, Albert Lebrun (1932-1940) et des plaques émaillées portant le nom des maires qui ont précédé Paul, légitimant ainsi la fonction qu'il occupe. Si les plaques en hommage aux maires précédents sont en nombre restreint, c'est que le caractère électif de la fonction de maire ne s'est imposé qu'après 1871 et n'a été redéfini qu'en 1884. Le pouvoir du maire comme élu a été une conquête lente et une victoire pour un peuple qui a réussi à se donner des représentants qui lui ressemblent. Le drapeau tricolore qui n'a aucun caractère obligatoire dans la mairie fait explicitement référence à la Grande Guerre. Brodé des dates de 1914-1918, il fait mention de la commune et des combats menés par les habitants de la commune, fusionnant la petite patrie dans la grande et la reliant au sang versé pour sa défense. C'est un drapeau mémoriel, celui que les anciens combattants sortent au moment des célébrations du 11 novembre devant le monument aux morts.

Un buste de Marianne enfin complète le mobilier. Rien d'obligatoire non plus à cette présence de Marianne dans les mairies. Allégorie du régime républicain, elle substitue le culte du régime au culte de la personnalité qui caractérisait l'Ancien Régime. Ici ce n'est pas la vierge sanglante et vindicative d'une République qui terrorise les nantis. La Marianne de la commune de Lebucquière, en biscuit (c'est-à-dire une porcelaine sans glaçure obtenue par cuisson spécifique et imitant le marbre) est une République sûre d'elle-même : ses seins harmonieux et équilibrés (symbole d'égalité et de fécondité) sont chastement recouverts. Son visage est symétrique, régulier et son regard est tourné vers un avenir fait de progrès économique, technique et social. Ses cheveux longs sont coiffés, c'est un régime d'ordre. Son bonnet phrygien, symbole de liberté, permet de la dater : symbole des esclaves affranchis dans la Rome antique, il a été interdit jusqu'en 1879 par Adolphe Thiers qui y voyait « un emblème séditieux synonyme d'anarchie et rappelant les plus tristes souvenirs ». On ne relève pas d'autre symbole hors sur le piédestal, les 2 initiales RF : République française. Pour Paul, Marianne est le bien le plus précieux, celui qu'il emmène sur les routes de l'exode. La disparition progressive de ce buste est corrélative de la dislocation politique nationale...



Document 4 : Mairie de Lebucquière

QUESTIONS DOCUMENT 4

- 1/ Relevez et identifiez l'ensemble des éléments du décor qui relèvent de la vie politique ou des symboles de la République.
- 2/ Analysez le jeu de symétrie entre la posture de Paul et la pose officielle du Président Albert Lebrun sur la photographie qui se trouve derrière lui ? Quel effet est ainsi créé ?
- 3/ Décrivez le buste de Marianne qui préside aux débats.
- 4/ Recherchez : qui est Marianne ? Quand et comment est-elle devenue un symbole du régime républicain ?
- 5/ Les historiens distinguent plusieurs types de Marianne : une Marianne vindicative et révolutionnaire et une Marianne assagie, légaliste et plus conservatrice. A quel type de Marianne correspond le buste de la mairie de Lebucquière ? Justifiez votre réponse en vous appuyant sur des éléments précis de la description.

LES LIEUX DE LA RÉPUBLIQUE AU VILLAGE : L'ÉCOLE

L'école est inséparable de la mairie. Dans nombre de communes, elle en est l'extension et lui est directement accolée. La commune rassemble ici garçons et filles dans une classe unique. On ne saurait s'en étonner. Depuis la loi Guizot de 1833, nécessité fait loi. Dans les communes trop petites pour avoir une école de filles et de garçons, on pratique ce qu'on appelle non la mixité mais la « co-éducation » puisque les programmes sont différenciés selon les sexes...

L'école est le lieu de fabrication de Républicains dans la lignée des prescriptions de Ferdinand Buisson. Elle est l'espace de la raison, de la connaissance et de la science, par opposition à l'église censée être le lieu de l'adhésion contrainte et de l'embrigadement. Il est intéressant de noter que Suzanne fait de la pédagogie active. Les problèmes de mathématiques ou les leçons de choses font référence au milieu rural dans lequel vivent les enfants.

La physique est enseignée par l'intermédiaire d'expériences simples.

La fonction de l'école, qui s'incarne dans l'institutrice, est de protéger les enfants. Elle prend en charge Max après l'arrestation de son père. Elle préserve les enfants du spectacle des victimes des bombardements en les regroupant et en les occupant par la récitation d'une fable de La Fontaine. À mesure que le chaos s'installe, elle s'affirme et finit par s'émanciper de la tutelle du maire. Christian Carion opère la fusion entre l'école et la République en « envoyant » Suzanne à Londres...



Document 5 : L'école de Lebucquière

QUESTIONS DOCUMENT 5

1/ Identifiez le cadrage.

2/ Pourquoi l'institutrice a-t-elle un bureau très élevé placé sur une estrade ? Quelle valeur est ainsi affirmée ?

3/ Relevez les outils pédagogiques qui sont présentés à gauche de l'image. Que nous disent-ils sur les disciplines enseignées à l'école primaire et les moyens pédagogiques mis en œuvre pour les enseigner ?



Document 6 : Suzanne : Marianne des temps nouveaux?



Document 7 : Faire demi-tour...



Document 8 : ...ou continuer ?

QUESTIONS

1/ A l'aide des photogrammes 4 et 5, montrez que les femmes prennent de plus en plus de place dans la communauté villageoise.

2/ Analysez les photogrammes 7 et 8 : cadrages, éclairage, ligne de force, personnages mis en scène. Interprétez.

Notes :

1/ M. C. Allart : « Société et micropolis villageoise : valorisation et marginalisation des agriculteurs au XXe siècle », *Revue du Nord*, 2008/2, n° 375-376, pages 575-601.

2/ M. Agulhon, « La mairie, liberté, égalité, fraternité » in Pierre Nora, *Les lieux de mémoire*, Vol. 1 pages 179-197, Quarto Gallimard, 1997.

3/ M. Agulhon, P. Bonte, Marianne, *Les visages de la république*, n° 146 Découverte Gallimard, 1992.

LE PEUPLE DE LA ROUTE

Inspiré par le récit de ses grands-parents, Christian Carion choisit de centrer l'action d'EN MAI FAIS CE QU'IL TE PLAÎT sur l'exode d'un village de l'Artois, Lebucquière. Partis sur les routes plus précocement que la masse de leurs concitoyens, ils découvrent aussi avant eux les réalités de la guerre totale. En baptisant « peuple de la route », ces migrants de l'intérieur qui s'insèrent dans la longue cohorte des 8 à 10 millions de civils français, belges, hollandais, luxembourgeois chassés de chez eux par l'offensive du 10 mai 1940, le cinéaste leur donne une reconnaissance que ni le pouvoir ni les historiens n'ont voulu leur donner.

PARTIR : POURQUOI ?

Si Paul appelle la communauté à se rassembler puis à se mettre en route, c'est après un appel téléphonique de la préfecture et parce que depuis un an des plans d'évacuation ont été mis en place pour protéger les civils des régions frontalières. Chaque département évacué a ses zones de repli. Les communes du Nord doivent se diriger vers les Côtes-du-Nord, le Finistère, l'Ille-et-Vilaine et dans le cas de Lebucquière vers la Manche. Le terme officiel pour désigner ce repli est « évacuation ». Nul ne songe à faire de cette évacuation un châtiment biblique, un exode. La débâcle militaire n'est pas immédiatement imputée au flot d'évacués et Paul et ses administrés sont au sens premier du terme des évacués.

L'expérience de l'évacuation facilite le départ. La commune de Lebucquière, comme les autres communes de la région, n'en est pas à son premier exode. Les guerres de 1870-1871 ont suscité déjà des déplacements de population et la région a été traversée par des réfugiés belges en 1914. De plus, la déclaration de guerre de septembre 1939 a déjà provoqué des évacuations préventives : écoliers ou Alsaciens transportés dans le sud-ouest sans difficulté majeure.

Autre facteur : ce que Jean Pierre Azéma nomme « la grande peur » des civils : le 19 mai 1940, Arras a été bombardée et déplore 110 morts. Ce bombardement a un effet psychologique déterminant.

L'exode se nourrit aussi de l'exode. Dès les 10-11 mai 1940, une déferlante de milliers de réfugiés belges, hollandais, luxembourgeois déclenche par effet de contagion le départ des habitants des villages du Nord et de l'Est qu'ils traversent. Le souvenir des exactions perpétrées par les « boches » en 1914 renforcé par de folles rumeurs et l'impossibilité d'accéder à une information fiable sur le déroulement des opérations militaires contribuent à amplifier ces premières vagues de départs. Enfin, juin 1940, c'est la percée allemande en direction de Paris qui déclenche une autre « déferlante ». Elle est renforcée par le départ en catimini et le repli sur Bordeaux des autorités politiques et administratives de la capitale le 14 Juin 1940. Cette fois c'est la Loire qui apparaît comme un refuge...

« Nomades » (Léon Werth), « exodiens » (Jean-Pierre Azéma), évacués (tous ceux qui comme les habitants de Lebucquière s'en vont sur ordre des autorités) ou « réfugiés » (ceux qui fuient spontanément la progression allemande), les civils font un parcours initiatique, mais cette initiation débouche sur la découverte des horreurs de la guerre totale.



Document 1 : Un exode pris en main par le maire de Lebucquière

PARTIR : COMMENT ?

Alors même que pour tous ceux qui prennent les trains, la guerre devient immédiatement ou presque une longue patience et un calvaire (les gares et les lignes de chemin de fer sont les cibles privilégiées de l'aviation allemande), « l'entrée en guerre » des habitants de Lebusquière s'inscrit dans un temps plus long. Ils partent par des routes de traverse et des chemins vicinaux emmenant sinon tout leur cheptel, (ce qui est le cas d'une partie des habitants de la région selon Alary) du moins une partie de leurs animaux. Par route, il est plus facile de « sauver les meubles » au sens premier du terme en les chargeant sur l'automobile ou la charrette familiale.

Le film de Christian Carion autant que les photographies d'époque montrent l'assemblage hétéroclite tant de l'habillement des évacués que des bagages emportés. Ne sachant pour combien de temps ils partent, craignant les destructions et les pillages de leurs habitations laissées à l'abandon, ils emportent ce qui leur semble essentiel. Les enfants comme les adultes sont

vêtus de leurs manteaux d'hiver. Des meubles (armoires, lits), des ustensiles ménagers, des pièces du trousseau sont emportés. Les matelas, s'ils servent à dormir, sont aussi destinés à protéger les véhicules des tirs d'artillerie : « c'est le royaume du matelas. On croirait que la France est le pays du matelas, que le matelas est le bien le plus précieux des français » constate Léon Werth les premiers jours de l'exode. Tout fait office de mode de transport : le vélo, le landau, la brouette mais aussi le camion de pompier ou le corbillard.

Partir, c'est aussi partir sans. Partir sans Albert pour Paul et ses administrés. Et ce à quoi personne n'est préparé, partir sans gendarmes, sans pompiers, sans policiers, sans signalétique. C'est d'ailleurs une des sources des hésitations de Roger quand vient l'heure du départ.



Document 2 : Un exode qui s'est décidé dans l'urgence

QUESTIONS DOCUMENT 2

- 1/ Identifiez le plan des documents 1 et 2. Quel est l'intérêt du changement de cadrage ?
- 2/ Comment sont habillés les évacués ? Expliquez.
- 3/ Caractérisez les chargements des véhicules.

GRANDES VACANCES OU CHEMIN DE CROIX ?

Par la météo particulièrement clémente des jours de mai et de juin, normalement consacrés aux gros travaux des champs ou à une année scolaire qui s'achève seulement dans le courant de mois de juillet, les premiers jours de l'exode prennent des allures de fête champêtre. Le temps ordinaire est arrêté. Le premier bivouac se métamorphose en bal du 14 juillet anticipé grâce à Mado, à son tourne-disque et au vin d'honneur offert par elle. La commune se rassemble, les couples se réunissent et l'on fraternise avec d'autres évacués. Léon Werth évoque de son côté un « pique-nique forcé », un « camping » au soir de son 1^{er} jour d'exode, le 11 juin 1940.



Document 3 : Un air de bal champêtre



Document 4 : L'exode : une grande récréation ?

SYSTÈME D

Ce qui frappe, le long du chemin suivi par les habitants de Lebucquière comme de celui suivi avec un temps de décalage par Hans, Percy et Albert, c'est la carence de toutes les structures qui encadrent normalement la vie quotidienne. Les mairies sont désertées et pillées, les églises sont privées d'officiants, les banques sont fermées, les stations à essence sont vides. Les communes traversées seraient des villages fantômes, n'étaient les cohortes de réfugiés qui les traversent, obsédés par les rivières ou les fleuves à franchir (la Somme pour Lebucquière, la Loire pour la majorité des « exodiens » dont Léon Werth). Très vite se pose le problème du ravitaillement : la mise en commun des provisions ne suffit pas. Pour Paul, le ravitaillement est l'occasion de la découverte des profiteurs de guerre. Mado, soutenue par la communauté, l'oblige à composer avec ses principes et à s'emparer d'une partie de produits de 1ère nécessité indispensables à la communauté dont il a la charge. L'expérience de l'exode est en effet une expérience de la faim et le pillage alimentaire est observé dans tous les départements auxquels les historiens ont consacré des monographies. Ces pillages, autrement qualifiés de « récupération » par l'hôtesse forcée de Léon Werth qui s'empare des objets abandonnés par les fuyards, contribuent à modifier l'image des « exodiens » qui passent du statut de « malheureux réfugiés » (Pétain, 17 mai 1940) à celui fuyards criminels : la propagande vichyste instrumentalise la débâcle et le chaos à des fins politiques.

L'EXODE, UN CHEMIN DE CROIX

L'épreuve véritable est la confrontation avec la mort. La mort, c'est d'abord la mort observée. C'est cette observation que Suzanne, envoyée en éclaireuse, s'efforce d'épargner aux enfants de la commune. C'est celle que voit Léon Werth le long de son périple, mort des chevaux et mort des civils.

C'est ensuite la mort subie. La séquence de l'attaque du convoi le long des prés est à cet égard édifiante. Précédée par un vacarme qui s'amplifie jusqu'à devenir terrifiant, des civils sont délibérément ciblés par les attaques en piqué de Stukas qui les visent avec précision, qui reviennent à la charge et qui disloquent le groupe. La guerre totale est à l'œuvre et dans leur chair les villageois éprouvent ce que les habitants de Guernica, ceux de Varsovie ou de Rotterdam ont éprouvé avant eux. Les morts sont enterrés sur place dans des tombes de fortune identifiables seulement par les croix sommaires qui les surplombent. Eric Alary chiffre à 100 000 l'ensemble des morts de l'exode et renonce à dénombrer les blessés.



Document 5 : 1^{ères} confrontations avec la violence de guerre



Document 6 : La violence de guerre, une violence subie

QUESTIONS

1/ Documents 3-4-5-6 : quels cadrages sont utilisés et pourquoi ?

2/ Mouvement et immobilité : comparez les photogrammes 5 et 6 et relevez les procédés qui renvoient au piège mortel (5) et à la terreur éprouvée (6).

3/ Comment le cinéaste rend-il compte de la panique qui saisit les habitants de Lebucquière (6) ? Relevez les moyens utilisés.

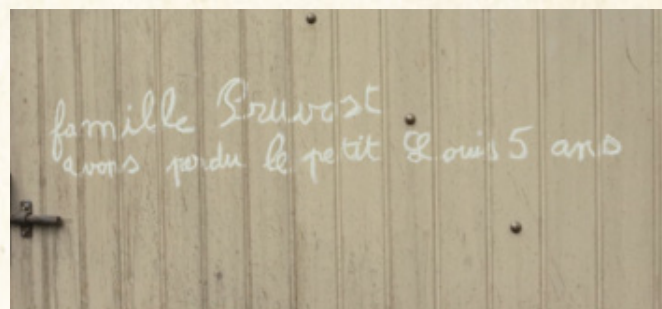
LES ENFANTS PREMIÈRES VICTIMES DE L'EXODE

Un sort particulier doit être fait aux enfants de l'exode. La dysenterie, la sous-alimentation, la déshydratation entraînent une surmortalité des tout-petits... Les bombardements ne les épargnent pas plus que les adultes et Pauline devient la triste jumelle de la petite fille martyre des affiches des Républicains espagnols.

Les enfants se perdent aussi sur les routes de l'exode. Max est un cas emblématique de ces enfants perdus. Il fait partie des 90 000 enfants qui, selon la Croix Rouge internationale, ont été séparés de leurs familles sur la route de l'exode. Cette perte ahurissante des enfants a des causes multiples.

Les bombardements et le phénomène d'éparpillement du groupe qu'ils provoquent en sont la première cause. Chaque bombardement fragmente les groupes, les familles, les fratries ; on cherche à s'abriter, dans un bosquet, dans un fossé. Qu'un enfant ait été pris à bord d'un véhicule par un conducteur charitable, qu'il ait été porté à bout de bras par un piéton compatissant juste avant une attaque allemande et c'est la perte. Blessé l'enfant peut être pris en charge par une ambulance qui annonce aux parents qu'elle l'achemine vers un hôpital pour finalement être détournée vers un autre.

Les gares et les trains bondés sont un autre piège que ne montre pas Christian Carion. Une simple descente du train lors d'une halte pour trouver de l'eau peut être la cause d'un drame familial pour peu que le train reparte sans préavis. Le cas des tout-petits qui ne peuvent dire ni leurs noms ni retracer une quelconque histoire familiale, est particulièrement grave. Des enfants sont récupérés par des particuliers, confiés à des orphelinats ou à la Croix Rouge sans que l'on sache ce que sont devenues leurs familles. La rupture des communications et le drame que représentent ces pertes expliquent le recours au système D : les petites annonces murales se substituent à des services publics qui ne fonctionnent plus.



Document 7 : Enfants perdus pris en charge par la Croix Rouge
Document 8 : Un avis de recherche mural

CEUX QUI RESTENT

Il y a ceux qui restent par accident. C'est le cas d'Albert qui, pour avoir voulu vider sa cave, manque le départ du convoi communal.

Il y a ceux qui sont censés ne pas partir et que Christian Carion ne montre pas : représentants de l'autorité du département, médecins, pharmaciens ...

Il y a ceux qui, incarcérés en prison ou en asile psychiatrique, n'ont pas eu, comme Hans, la chance d'avoir été libérés.

Il y a ceux enfin qui refusent de céder à la psychose et qui font tout pour enrayer le chaos. C'est le cas du préfet de l'Eure-et-Loir, Jean Moulin qui le 13 juin 1940 en appelle à la population par voie de presse et d'affiche et qui s'appuie sur quelques hommes et femmes de bonne volonté pour assurer un service de boulangerie, d'inhumation des défunts ou de soins aux plus vulnérables.



Document 9 : 13 Juin 1940: affiche de la préfecture d'Eure et Loir placardée dans le département et incluse dans la presse

Source : archives départementales d'Eure et Loir

Affiche de la préfecture placardée dans le département et incluse dans la presse, 13 juin 1940. Arch. dép. Eure-et-Loir, PER 40 1940

QUESTIONS

1/ Faites une recherche biographique : Qui est Jean Moulin en Juin 1940 ? Recherchez les actes qui le démarquent de ses concitoyens dans le département dont il a la charge.

2/ Relevez dans cet appel de Jean Moulin les arguments utilisés pour dissuader les habitants d'Eure-et-Loir de prendre la route de l'exode.

L'EXODE COMME THÈME DE PROPAGANDE

Dépassés par un convoi de blindés, les habitants de Lebusquière sont bombardés de « tablettes de chocolat » après les bombardements meurtriers qui ont amoindri et éprouvé le groupe. Léon Werth confronté aux premiers soldats en campagne, s'irrite de voir des soldats embrasser des petits français. Il s'agit de faire croire que « les Allemands sont corrects » et les affiches en français placardées sur les murs martèlent à l'envi ce thème.

L'exode est aussi symbole de la suprématie de la race des Seigneurs. Le cinéaste des armées allemandes, personnage du film, ne demande rien aux habitants de Lebusquière, si ce n'est de se laisser filmer. L'imagerie de l'exode est en effet un thème important de la propagande allemande (Documents 10 et 11).

Vichy enfin fait de la défense des civils un argument qui légitime après coup la demande d'armistice et la Révolution nationale.



Document 10 :
Exode de civils français sur une route de campagne 1940
© BPK, Berlin, Dist RMN-Grand Palais - image BPK



Document 11 :
1ère affiche de propagande allemande placardée
dès la fin du mois de juin 1940
© Paris - Musée de l'Armée, Dist. RMN-Grand Palais



Document 12 :
La débâcle : un thème instrumentalisé par Vichy (1941)
©Archives départementales des bouches du Rhône, 8 Fi 722

QUESTIONS

1/ Analysez la photographie prise par un Allemand le 1er juin 1940 (10) et diffusée en Allemagne. Pourquoi cette image est-elle retenue par la propagande allemande ? Quelles réalités sont dissimulées ? Que veut montrer cette image ?

2/ Comparez cette photographie du 1er juin 1940 avec le photogramme 1 tiré du film de Christian Carion. Relevez les points communs et les différences.

3/ A qui est destinée cette affiche allemande (11) ? Que montre-t-elle ? Comment peut-on relier la représentation des enfants français sur l'affiche aux réalités de l'exode vécues par les enfants ?

4/ Sur l'affiche de propagande réalisée par l'Imagerie du Maréchal en 1941 (12), identifiez les éléments qui renvoient aux bombardements, à la supériorité des troupes allemandes et ceux qui font référence à l'exode. Comment Philippe Pétain se fait-il représenter ici ?

TROIS REGARDS D'INTELLECTUELS, TÉMOINS DE L'EXODE ET DE LA DÉBÂCLE

Texte 1 : Le regard de Marc Bloch

Historien, engagé volontaire en 1939, il analyse dès 1940, cette « étrange défaite » dont il a été le témoin.

« Il faut avoir le courage de le dire. Cette faiblesse collective n'a peut-être été, souvent, que la somme de faiblesses individuelles. Des fonctionnaires ont fui, sans ordre. Des ordres de départ ont été prématurément donnés. Il y eut, à travers le pays, une vraie folie de l'exode. Qui de nous n'a rencontré, sur les routes, parmi les files d'évacués, des cohortes de pompier, juchés sur leurs pompes municipales ? À l'annonce de l'avance ennemie, ils couraient mettre en sûreté leurs personnes, avec leurs biens. Par ordre, je veux le croire. Tout pouvait bien, là-bas, périr dans l'incendie, pourvu que fut conservé, loin des braises, de quoi l'éteindre... Beauté de la bureaucratie diront certains. Hélas ! Le mal était plus profond. Je sais tel centre industriel où l'on vit les principaux chefs d'entreprise, à l'approche des colonnes allemandes, abandonner précipitamment leurs usines, sans même assurer la paye des ouvriers. Mobilisés, ils auraient, j'imagine, accompli leur devoir jusqu'au bout. Restés « civils », ils avaient oublié et on ne leur avait pas assez répété qu'il n'est plus, en temps de guerre, de métier. La nation armée ne connaît que des postes de combat... »

Marc Bloch, *L'étrange défaite*, folio histoire, pages 165-166

Texte 2 : Le regard d'Antoine de Saint-Exupéry

Ami de Léon Werth et pilote de guerre, l'auteur du *Petit Prince*, Antoine de Saint-Exupéry, est envoyé en mission d'observation au moment même où les habitants de Lebucquière sont censés évacuer leur commune.

« Je survole donc des routes noires de l'interminable sirop qui n'en finit plus de couler. On évacue, dit-on, les populations. Ce n'est déjà plus vrai. Elles s'évacuent d'elles-mêmes. Il est une contagion démente dans cet exode. Car où vont-ils ces vagabonds ? Ils se mettent en marche vers le Sud, comme s'il était, là-bas, des logements et des aliments, comme s'il était, là-bas, des tendresses pour les accueillir. Mais il n'est, dans le Sud, que des villes pleines à craquer, où l'on couche dans les hangars et dont les provisions s'épuisent. Où les plus généreux se font peu à peu agressifs à cause de l'absurde de cette invasion, qui, peu à peu, avec la lenteur d'un fleuve de boue, les engloutit. Une seule province ne peut loger ni nourrir la France ! Où vont-ils ? Ils ne savent pas ! Ils marchent vers des escales fantômes, car à peine cette caravane aborde-t-elle une oasis, que déjà il n'est plus d'oasis. Chaque oasis craque à son tour, et à son tour se déverse dans la caravane. Et si la caravane aborde un vrai village qui fait semblant de vivre encore, elle en épuise, dès le premier soir, toute la substance. Elle le nettoie comme les vers nettoient un os. L'ennemi progresse plus vite que l'exode... »

Antoine de Saint-Exupéry, *Pilote de guerre*, folio, pages 99-100

Texte 3 : Le regard de Léon Werth

Ecrivain et observateur attentif, Léon Werth quitte Paris le 11 juin pour sa maison de Saint Amour dans le Jura. Les 5 heures habituelles de route deviennent 33 jours d'exode.

« ...Mais la caravane jusque-là patiente, est maintenant hargneuse, secouée de mouvements de peur, de méfiance et de haine. Ceux des autos reprochent à ceux des charrettes de ralentir la marche, ceux des charrettes reprochent à ceux des autos de se croire tout permis. « Et pourtant c'est nous qui vous nourrissons... »
La caravane est habitée par deux personnes morales, qui s'appellent la Loire et la cinquième colonne. La Loire est l'ange gardien, qui attend à une trentaine de kilomètres. La cinquième colonne est une flottante personne, une divinité détestable qui s'incarne et se désincarne, apparaît et disparaît dix fois en cinq minutes. La cinquième colonne, c'est tout (êtres et choses), tout ce qui est entre la caravane et la Loire. La cinquième colonne, c'est le délire d'intolérance de tous ces sédentaires subitement devenus des nomades.
La caravane est arrêtée entre des prés en plan incliné [...] Des voitures, pour doubler, passent par les prés. Tout s'embouteille... »

Léon Werth, *33 Jours*, Coll. Ibis, Ed.Viviane Hamy, 2006, pages 37-38

QUESTIONS

- 1/ Recherchez les biographies de ces trois auteurs. Que font-ils en mai - juin 1940 ?
- 2/ Analysez les trois titres des oeuvres d'où sont tirés ces textes.
- 3/ Texte 2 : Comment Saint-Exupéry parle-t-il de l'exode ? Analysez le champ lexical utilisé. Interprétez.
- 4/ Ces trois auteurs expriment un sentiment d'incompréhension devant l'exode. Quelles incohérences dénoncent-ils chacun ?

REVENIR

C'est finalement le parti pris par Paul et par certains des habitants de Lebucquière. Le retour devient une évidence quand les blindés dépassent les évacués.

D'autres raisons motivent le retour : l'inquiétude pour celles et ceux qu'on a laissés sur place, la perte d'un enfant (Max), les conditions d'accueil de la région de refuge.

Le retour de Paul se fait hors cadre légal et administratif contrairement à son départ. Si Paul parvient à rentrer, c'est parce qu'il n'attend pas les laissez-passer que Vichy et les autorités allemandes sont sur le point d'imposer. Ce retour est facilité aussi par le fait que tous les ponts sur la Somme n'ont pas sauté.

Très vite en effet, le retour est strictement encadré. Les « rentrants » sont filtrés par les autorités allemandes en fonction de leurs professions. Priorité aux fonctionnaires « utiles » à l'administration, aux employés de la Banque de France, aux ouvriers

travaillant pour Schneider au Creusot voire aux agriculteurs. Mais la zone occupée est fermée aux juifs. Les habitants de la zone interdite ont... interdiction d'y revenir. Commence pour eux soit un retour clandestin et illégal soit l'installation dans les régions d'accueil dans le cadre d'un provisoire qui dure.

Le retour, même s'il ne prend pas le caractère dramatique de l'aller, est une épreuve de vérité. C'est pour Paul et pour l'ensemble du peuple de la route l'occasion de découvrir l'occupation, de prendre la mesure de la fragmentation du territoire national et d'entrer dans les années noires...



Document 13

QUESTIONS

- 1/ Quels arguments s'opposent ici ?
- 2/ Quel renversement s'est opéré au fil du film entre Paul et Roger ?
- 3/ « La guerre est sans doute déjà perdue ». Expliquez à l'aide de vos connaissances que c'est justement ce qui fait débat les 17 et 18 juin 1940 en France.

On tient conseil mais sans Marianne ni tapis vert. Les gens sont assis par terre, Paul simplement parmi eux, avec Mado. Suzanne, prostrée, est un peu à l'écart.

PAUL
Vous avez vu comme moi...
Les allemands foncent devant nous.
On dirait que personne ne peut les arrêter...
Ça ne sert à rien de continuer. Ils seront à Dieppe avant nous.
La guerre est sans doute déjà perdue...

Chacun mesure le poids de cette information. Les gens se regardent, comme pour se convaincre qu'ils ont bien entendu ce que vient de dire leur maire.

PAUL (CONT'D)
J'ai commis une grave erreur.
Jamais j'aurais dû vous emmener sur les routes, vous faire vivre tout ça!

Mado lève la tête vers Paul qui soutient son regard.

ROGER
(cherchant ses mots)
Paul... Tu as pris la bonne décision! Il fallait partir!!!

Les deux hommes se regardent, Paul essayant de trouver une sorte de réconfort dans les mots de Roger.

ROGER (CONT'D)
T'as vu leurs blindés comme moi!
Qu'est-ce qu'ils ont laissé derrière eux? Dans quel état sont nos villages, tu t'imagines??
Et puis la guerre peut pas être perdue en 10 jours quand même???

Les gens regardent Roger. Ils ne savent plus quoi penser.

ROGER (CONT'D)
On n'a pas fait tout ce chemin pour faire demi-tour, Paul!
Tu vas nous emmener plus loin!
Poitiers... Bordeaux... Les allemands n'iront jamais jusqu'à Bordeaux!!

Document 14 : Extrait du scénario (V10 - 7 mai 2014 page 99)

L'HISTORIEN ET LA MÉMOIRE DE L'EXODE

Parce que l'exode est lié à la défaite de 1940 que l'on veut occulter quand vient l'heure de célébrer la Libération, parce que c'est une histoire de vaincus, l'histoire officielle écrite par les hommes politiques qui entreprennent de reconstruire la France en 1944-1945 ne fait pas mention de l'exode. L'exode entre dans la mémoire individuelle et confinée des familles. Les témoins comme Léon Werth qui racontent à chaud leur exode, ne sont pas publiés. Réfugié dans le Jura, Léon Werth écrit *33 Jours* dès l'été 1940. Ce récit est pris en charge par Antoine de Saint-Exupéry qui le confie à un éditeur new-yorkais contre promesse de publication et à-valoir pour l'auteur. Mais le manuscrit n'est finalement découvert et publié par Viviane Hamy qu'en 1992. Au reste, les institutions internationales ne s'intéressent pas à ces migrations intérieures. Les catégories mises en place en 1951 pour définir un réfugié ne s'appliquent pas aux migrants à l'intérieur des frontières hexagonales.

Le cinéma n'a pas vraiment compensé l'amnésie de l'histoire officielle. Au cinéma, l'exode est un arrière-plan (JEUX INTERDITS, 1952), une séquence obligée des films de guerre (du film *LES ÉGARÉS* de André Téchiné en 2003 à la *SUITE FRANÇAISE* de Saul Dibb, en 2014). Les films totalement centrés sur l'exode sont rares. On peut citer *LE TRAIN* de Pierre Granier-Deferre (1973), adapté d'un livre de Simenon qui relate l'exode en train. Mais jamais avant *EN MAI FAIS CE QU'IL TE PLAÎT* on n'avait fait du peuple de la route pendant l'exode le personnage central d'un film. Les historiens s'intéressent peu à l'exode. Jean Vidalenc dans les années 1950 fait un travail de pionnier mais est contraint par l'accès restreint aux archives. Henri Amouroux s'intéresse au *Peuple du désastre* (1976) mais c'est surtout à la genèse et aux causes politiques du désastre qu'il se consacre. Au reste l'histoire de cette migration de masse relève de la gageure. Il est aisé de basculer dans une suite de monographies régionales ou de chronologies des vagues de départ et Pierre Miquel avec l'exode 10 mai-20 juin 1940 n'échappe pas tout à fait à cet écueil. Il faut attendre Eric Alary et son *Exode, un drame oublié*, publié par Perrin en 2010 pour que l'histoire des « exodiens » soit abordée d'en-bas non seulement dans ses causes mais aussi dans tous ses aspects quotidiens, retour compris. Si cette histoire reprend de la vigueur aujourd'hui, cela tient d'abord aux délais de prescription. Puisque depuis 1995, la France peut faire acte de repentance pour sa responsabilité dans l'extermination raciale, elle peut « à fortiori » assumer une histoire douloureuse mais moins liée à une forme de culpabilité collective. En outre, la disparition inévitable des témoins amène à recueillir dans l'urgence des témoignages qui n'ont pas encore été collectés. Enfin les déplacements de masse de réfugiés de guerre (guerres en ex-Yougoslavie, conflits du Moyen Orient), réfugiés politiques et bientôt de réfugiés climatiques ravivent l'intérêt pour un passé qui finit finalement par passer (Henry Roussou)...

Bibliographie :

Eric Alary, *L'exode, un drame oublié*, Perrin, 2010
Jean-Pierre Richardot, *100 000 morts oubliés, la bataille de France, 10 mai-25 juin 1940*, le cherche midi, 2009
Jen-Pierre Azéma : *1940, L'année noire* Fayard, 2010
Eric Roussel, *16 juin 1940, Le naufrage*, collection les journées qui ont fait la France, NRF Gallimard, 2009
Marc Bloch, *L'étrange défaite, témoignage écrit en 1940*, Folio histoire, 2012
Antoine de Saint-Exupéry, *Pilote de guerre*, édition Gallimard, 1942 édité par Folio
Antoine de Saint-Exupéry, *Écrits de guerre*, Folio 2000
Léon Werth, *33 Jours*, collection Ibis, ed. Viviane Hamy 2011

DVD : *Géohistoire Juin 1940, le grand chaos*, un film de Christophe Weber France Télévision distribution, 2010
Sitographie : *L'histoire par l'image* : www.histoire-image.org

ARRIFLEX : UN CINÉASTE AU SERVICE DE LA GUERRE CULTURELLE NAZIE

Dans le film EN MAI FAIS CE QU'IL TE PLAÎT, Arriflex, chargé de magnifier la conquête militaire allemande est à la fois un documentariste et un metteur en scène au sens premier du mot. Il utilise sa caméra comme une arme et la met au service d'une idéologie guerrière et raciste. Chargé de réaliser les films d'actualités et les documentaires à destination d'un public allemand qu'il s'agit d'embrigader, il ne se contente pas de filmer le réel ; il le recrée et le met en scène avec cynisme. Ce personnage de fiction et les événements difficilement supportables auxquels il prend part ne doivent pas tout à l'imagination féconde de Christian Carion.

UNE CIBLE : LES COMBATTANTS INDIGÈNES

Pour Arriflex et pour les soldats de la Wehrmacht engagés dans la campagne de France, la présence d'indigènes dans l'armée française justifie à elle seule la conquête et l'occupation d'une terre de France qui s'est « souillée » par son seul recours à des soldats issus de l'Empire.

Constituées sous le Second Empire, les troupes coloniales présentent plusieurs anomalies aux yeux des Allemands. Elles ne ressortent pas de la Légion étrangère et ne sont pas cantonnées à des tâches logistiques. Elles ont été opposées aux Allemands par deux fois déjà, dans la guerre franco-prussienne de 1870-71 puis dans la Grande Guerre. Autre anomalie : ces « indigènes » sont mêlés à des européens dans des régiments mixtes et peuvent même les commander. Tirailleurs sénégalais venus du Mali, du Niger, de Haute-Volta ou de Madagascar, zouaves ou spahis venus d'Afrique du Nord, ils font la fierté de la France. Pour les Allemands, c'est la « honte noire » : nettoyeurs de tranchées, coupeurs de têtes et d'oreilles, combattants fourbes sur le Chemin des Dames (avril 1917), occupants de la Ruhr en 1923-1924 dans une armée française du Rhin accusée des pires vilénies...

Mobilisés de nouveau massivement depuis la drôle de guerre, ils sont très nombreux mais les estimations sur leur nombre en mai 1940 vire du simple au quintuple selon les historiens et ce pour plusieurs raisons. La masse des hommes appelés n'est acheminée que par vagues vers la métropole et sur les 500 000 hommes prévus, tous n'ont pu arriver avant la fin de la débâcle. Une partie des appelés est exemptée pour raison de santé. Tous n'ont pas encore fait leurs classes au printemps 1940. Mais certains sont mobilisés pour la seconde fois en 30 ans sur le terrain d'un conflit européen. C'est contre eux que la Wehrmacht entend prendre sa revanche, au risque de démentir l'image de « correction » que les services de propagande allemands veulent donner de leur armée.

Document 1 : L'image allemande du tirailleur sénégalais en 1916

© BPK, Berlin, Dist RMN-Grand Palais - Photographe inconnu - La civilisation européenne, Arthur Johnson, 1916

Caricature tirée du journal « Kladderadatsch », n° 30, paru le 23 juillet 1916 - In L'histoire par l'image

http://www.histoire-image.org/site/oeuvre/analyse.php?rang=0&liste_analyse=929



Document 2 : Humiliation



Document 3 : Prisonniers de guerre

QUESTIONS

1/ Par quels procédés le caricaturiste dénonce-t-il la présence de troupes africaines dans l'armée française en 1916 ?

2/ Analysez les photogrammes 2 et 3 : qu'est-ce qui suggère l'idée de la défaite pour les troupes coloniales ici ?

DES CRIMES DE GUERRE

Depuis la cave où ils se sont réfugiés, Hans et Percy assistent à un crime de guerre qui viole le droit de la guerre. Des tirailleurs sénégalais reconnaissables à leur chéchia rouge, et des combattants nord africains (spahis) reconnaissables à leurs burnous sont rassemblés devant un monument aux morts. Arriflex leur demande de rejouer devant sa caméra la bataille qui vient de se livrer dans un village récemment conquis. Les soldats indigènes doivent se défendre avec des fusils chargés à blanc contre des Allemands lourdement armés... Pour Arriflex et l'armée allemande, cette mise en scène restaure le retour à l'ordre. La lutte de la race des Seigneurs contre celle des sous-hommes doit s'achever par une victoire écrasante fixée définitivement sur la pellicule. Christian Carion n'invente pas l'épisode mis en scène par Arriflex. La prise d'Hangest-sur-Somme, un village du Nord vidé de ses habitants par l'exode le 7 juin 1940, n'a pas donné lieu à des images prises sur le vif. Avec quelques jours de décalage, pour les besoins d'un docu-fiction, l'assaut allemand contre le village a été rejoué par des troupes allemandes régulières et des prisonniers de guerre d'origine africaine. Cet épisode serait resté inconnu si un rescapé n'avait témoigné sur ce crime de guerre. Christian Carion substitue au point de vue de ce rescapé les regards atterrés de Hans et de Percy.

Mobilisés dans des combats de retardement avec ordre de tenir à tout prix, les troupes coloniales sont des cibles de choix pour l'armée allemandes. Leur éradication physique ou symbolique est une priorité. Dans la Somme, le 7 juin 1940, le capitaine Charles N'Chrorere est assassiné sous les yeux de ses hommes « parce que c'est un nègre ». Un monument érigé à Reims en 1924 et célébrant les « Héros noirs de la Grande Guerre » est détruit. 200 tirailleurs sénégalais sont abattus à la mitrailleuse le 19 juin à Montluzin (près de Lyon) par les troupes allemandes.

D'après l'historien américain Raffael Scheck qui travaille sur des sources allemandes et françaises, 3 000 soldats indigènes sont victimes de crimes de guerre entre la mi-mai et la fin du mois de juin 1940. Sur les 85 000 morts de la bataille de France côté français, 30 000 soldats africains auraient été tués.

Le traitement réservé aux 70 000 soldats indigènes faits prisonniers est un traitement dégradant. Pour éviter qu'ils ne souillent la « terre sacrée » germanique, ils sont internés en zone occupée dans des « frontstalags », camps d'internement réservés et gardés par des policiers ou des gendarmes français, où ils sont soumis à des traitements dégradants. La faim, la dysenterie, les premiers froids, la tuberculose provoquent une mort de masse.



Document 4 : Mise en scène



Document 5 : Face-à-face dramatique

QUESTIONS

Analysez le document 5

1/ Où est placée la caméra ? Quel point de vue nous donne-t-elle à voir ?

2/ Que voit-on des soldats de la Wehrmacht ? Que voit-on des troupes coloniales françaises ?

3/ Analysez les masses, les lignes de force, la composition du plan. Montrez que tous ces éléments signalent qu'un crime de guerre est sur le point d'être commis.

4/ Montrez que dans ce face-à-face Christian Carion désigne des coupables et des victimes et qu'il subvertit les principes de la propagande nazie.



UNE PROPAGANDE NAZIE EFFICACE

Ces combattants indigènes cristallisent la haine d'une armée allemande qui prétend défendre la civilisation et la race blanche. Ils sont filmés selon des procédés éprouvés. Arriflex, le metteur en scène nazi, peut mobiliser les innovations technologiques allemandes les plus récentes : films Agfacolor-neu (1932), caméra reflex à miroir légère mise au point par la firme Arri en 1937 (Arriflex 35) à laquelle il doit son nom... La caméra Arriflex 35 peut être portée au poing et manipulée avec une grande aisance sur le champ de bataille. Elle permet de cadrer au plus près les « nègres », pour faire ressortir leur caractère animal, organique, brut. Ce type de cadrage en gros plan très serré renoue avec l'iconographie des zoos humains. Il est systématisé par Arriflex : les paysans de Lebusquière dépassés par la Wehrmacht sur la route de l'exode et Percy, l'écossais fait prisonnier en font aussi les frais. C'est donc bien une guerre des images qui est menée et le vocabulaire l'atteste : action, prises, captures, direction... Parce que la propagande se traduit par une pensée binaire, tous les moyens sont bons pour ensauvager les indigènes et magnifier les soldats germaniques. Même si, hors des cadrages, on ne voit pas les choix techniques faits par le metteur en scène et son assistant, la reconstitution de la prise d'Hangest-sur-Somme est l'occasion de représenter un affrontement manichéen. Arriflex pourra choisir d'accélérer le rythme de défilement des images pour accentuer le désordre des sauvages et faire valoir la superbe discipline de l'armée nazie. Il faut faire réagir le spectateur allemand en suscitant le rire, un sentiment de supériorité et en éliminant toute espèce d'empathie pour les victimes.

Arriflex sait qu'il dispose d'un public captif pour ses documentaires ou docu-fictions : en 1940 l'Allemagne a le deuxième réseau mondial de salle et l'on estime qu'en 1940 le cinéma allemand enregistre 1 milliard d'entrées annuelles. Les films sont financés, tournés, et diffusés avec l'aval de l'État nazi. Parce que c'est « l'un des moyens de manipulation des masses les plus modernes » (Goebbels, 1934), le cinéma est pensé comme un outil de brutalisation et d'idéologisation du spectateur. C'est à cette brutalisation et cette idéologisation que se livre Arriflex, comme Léní Riefenstahl ou Veit Harlan....



Document 6



Document 7



Document 8



Document 9

QUESTIONS

1/ Identifiez les plans des documents 6 à 9. Analysez le point de vue.

2/ Pourquoi Arriflex filme-t-il les prisonniers de guerre en plan très serré ?

3/ Recherchez des images de l'exposition coloniale de 1931. Comment les « indigènes » exposés en 1931 étaient-ils représentés ?

4/ Le film de Christian Carion rend leur dignité aux prisonniers de guerre. Justifiez cette affirmation en vous appuyant sur des éléments techniques précis.



L'AFFICHE DU FILM : PROPOSITION D'ACTIVITÉ

ACTIVITÉ PÉDAGOGIQUE : LIRE UNE AFFICHE DE CINÉMA

Une affiche de cinéma est une création originale. Elle participe à la promotion du film. Pensée pour être visible et accrocher le regard, elle est normalement de grande taille et doit donner envie au spectateur d'aller voir le film.



QUESTIONS

- 1/ Décrivez l'affiche, plan par plan : que voyez-vous au premier plan : végétaux, personnages, posture de ces personnages, objets, couleurs dominantes ? Que voyez-vous au second plan : personnages, véhicules, couleurs ?
- 2/ Analysez le contexte évoqué par ce film : quels indices renvoient au début de la Seconde Guerre mondiale ?
- 3/ Tracez les lignes de force qui organisent l'image : lignes horizontales, obliques, médianes. Que mettent-elles en valeur ?
- 4/ Comparez la place occupée par le ciel et par les éléments terrestres : que constatez-vous ? Proposez des explications.
- 5/ Identifiez les couleurs dominantes sur cette affiche : quels renseignements nous apportent-elles ? À quel genre de film renvoient-elles ?
- 6/ La posture et le bloc formé par l'homme et l'enfant transposent un thème classique de l'iconographie sacrée : lequel ?
- 7/ Que symbolisent les blés et les coquelicots ?
- 8/ Comparez le bloc du texte supérieur (police, couleur, taille et disposition du texte) et le triangle composé par les personnages du premier plan. Expliquez.
- 9/ Que pensez-vous de cette affiche de cinéma au plan esthétique et en termes publicitaires ?

RECUEIL DE TÉMOIGNAGES AUX ÉDITIONS LIBRIO

L'exode de mai 1940 a marqué des générations et constitue un épisode singulier de l'histoire de la Seconde Guerre mondiale. Écoutez ceux qui l'ont vécu vous le raconter.
Collectés à l'occasion d'un appel à témoignages lancé dans le Nord de la France par Christian Carion pour le film EN MAI FAIS CE QU'IL TE PLAÎT, ces témoignages sont choisis et présentés par Jean-Pierre Guéno, l'auteur de la série à succès « Paroles de ».

Document pédagogique initié par Parenthèse Cinéma.

Textes et activités rédigés par Anne Anglès, professeur d'histoire-géographe et d'histoire des Arts.